

**Correspondance**

Madame la Directrice,

Permettez-moi de rectifier une légère erreur que vous avez commise dans votre article sur les certificats d'Etudes Littéraires. Si dans mon rapport, j'ai mentionné en premier lieu le nom de Mlle Sirois, c'est par politesse et déférence pour son sexe — et cela n'enlève rien à son propre mérite.

Le comité d'examen dont je faisais partie n'a pas donné de rang aux candidats. Chacun a été jugé et admis indépendamment des autres, et d'ailleurs c'était bien un examen et non pas un concours.

Je vous serai reconnaissant de faire paraître une petite note à ce sujet dans votre prochain numéro. Elle rassurera l'amour-propre des lauréats masculins intéressés dans la question. D'autre part, la récompense obtenue par Mlle Sirois reste comme un encouragement pour les jeunes filles qui voudront travailler, ce fait seul est essentiel.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, Madame, mes hommages les plus respectueux.

LOUIS ALLARD.

Professeur de Littérature française,  
à l'Université Laval.

Québec, 26 mai, 1904.

(Périsse toutes les lauréates du monde, pourvu que "l'amour-propre des lauréats masculins" reste intact et sauf, comme il est, comme il a été et comme il sera pendant les siècles des siècles.—Note de la Rédaction.)

**AVIS**

*Les abonnés qui partent pour la campagne devront donner leur adresse au bureau du Journal de Françoise, afin que le service du journal leur soit fait régulièrement.*

Vanille essence Jules Bourbonnière se vend à \$1.00 et \$1.50 la livre fluide.  
Tel. Bell Est, 1122.

**La Cabane à Sucre**

M. Louviguy de Montigny, qui est un homme d'esprit, ne s'offensera pas, si je viens lui déclarer que je n'ai pas goûté la pièce qu'il vient de faire jouer en lever de rideau au Théâtre National. J'ajoute même que les mérites indiscutables des *Boules de Neige* et de *Je vous aime* m'avaient mal préparé au réalisme un peu choquant de *La Cabane à Sucre*.

Je reproche à M. de Montigny de nous avoir servi une scène de la vie familiale de nos "habitants" peu flatteuse pour eux, peu de nature à leur rendre justice et à les représenter, aux yeux des gens qui ne les connaissent pas, sous des couleurs favorables.

Je ne nie pas la couleur locale des expressions employées par les personnages de M. de Montigny, mais, il m'a semblé que l'auteur en avait fait une accumulation comme à plaisir et avait fait défiler en une heure ce qui doit prendre toute une vie à égrener.

On me dira : "L'auteur a voulu faire une peinture réaliste ... Je le sais, mais le réalisme n'existe pas nécessairement que dans le laid. Pourquoi — et tout en restant dans le vrai — ne pas choisir aussi bien, pour les reproduire les meilleurs côtés dans les moeurs de nos "habitants" ? pourquoi ne pas nous donner leurs saillies gauloises sans les mettre en langue verte, et les expressions de leur colère sans ces affreux jurements qui laissent dans l'esprit une impression si pénible ?

Et puis, jamais je n'aurais reconnu les "pays" jeudi soir, dans ces affreux "Sucriers" qu'on avait grimés en singes. Pour représenter le type national, faut-il le mettre d'allure repoussante et malpropre?

Chère confrère, vous dépoétisez notre Jean-Baptiste. Je proteste hautement au nom de Josette.

FRANÇOISE.

Il y a une humilité affectée plus méprisable que l'orgueil, puisque l'orgueil qui se laisse voir est encore de la franchise.

**HONNEUR JAPONAIS.**

Une anecdote racontée par M. Pierre Leroy Beaulieu dans le récit de son voyage au Japon :

"Du temps que j'étais au Tokio, un ancien Samourai, très pauvre, trouva pour son fils, âgé de treize ou quatorze ans, une place d'apprenti chez un marchand du boulevard Ginza.

"—Va, lui dit-il, mais souviens-toi que, si tu faisais jamais quelque chose contre l'honneur, je te fermerais mon cœur et ma maison pendant sept existences.

"L'enfant partit chez son nouveau maître.

"Un mois s'écoula ; on était content de lui, quand, un jour, le pâtissier voisin se présenta chez le marchand.

"—Vous m'avez envoyé hier, dit-il, un employé qui n'est pas honnête ; pendant que j'enveloppais des gâteaux qu'il venait d'acheter de votre part, il m'en a volé un.

"Aussitôt le maître appelle son employé. L'enfant nie, le pâtissier insiste, l'enfant continue de nier.

"—Avoue donc, interrompt le maître, et je te pardonne. Si tu persistes à mentir, je te chasse.

"Le pauvre petit est chassé, en effet. Il erre dans les rues et ne tarde pas à épouser les quelques "sous" qui lui restaient. Les graves paroles de son père lui reviennent sans cesse à la mémoire :

"Soudain, l'enfant tira de sa ceinture, une feuille de papier, y écrivit quelques mots à la clarté d'une lanterne, et s'achemina vers la gare de Shimbashi, longea une jonchaille de lotus et sauta sur la voie. Le train de Yokohama déchira la nuit d'un sifflement cruel et l'enfant n'eut que le temps d'ôter son haori, de le plier et de s'étendre au travers des rails.

Le lendemain, le pâtissier accourrait chez le marchand.

"—Je m'excuse, lui dit-il, d'avoir, hier, accusé votre employé ; j'ai découvert le vrai coupable.

"—J'en suis bien aise, répondit le marchand.

"Mais ni l'un ni l'autre ne savaient encore qu'on avait trouvé, à dix minutes de la gare, près d'un pauvre petit cadavre informe et sanglant, dans la manche d'un haori soigneusement plié, cette seule ligne :

"—Honoré père, votre fils n'a pas fait ce que l'on dit."

XXX.